

**LE JOUR, 1954
12 OCTOBRE 1954**

SUR LA DIALECTIQUE DANS SES RELATIONS AVEC LA POLITIQUE ARABE

La dialectique, dit le lexique, est **“l’art de raisonner méthodiquement et avec justesse”**.

N’est-ce pas manifestement ce qui manque le plus au monde arabe ? Et cela ne tiendrait-il pas, dans l’enseignement, à une lacune qu’il faudrait combler ?

Le monde arabe possède dans sa fleur, la littérature de sa langue ; et la rhétorique dans l’épanouissement de sa gloire. **Il n’a pas la dialectique.** Dans des flots de poésie et de belle prose, l’évidence pour lui se noie et la vérité se perd.

La littérature est “la connaissance des ouvrages et des règles littéraires”. La rhétorique est l’art de s’exprimer brillamment. **La dialectique est autre chose que cela. Elle est proprement l’art de dégager la vérité de lier valablement les conclusions aux prémisses et les effets aux causes.**

Jadis, quand nous étions collégien, notre professeur de chimie expérimentale, quand nous raisonnions mal, s’écriait : **“Ne tirez pas la cornue ce qui n’y est jamais entré”**. C’est ce qu’il faut dire à ceux qui, dans le monde arabe, ont depuis une dizaine d’années la charge de sa politique.

La “Macédoine” arabe souffre clairement de la pauvreté de sa dialectique.

Ce qu’on y refuse aux uns avec intransigeance, on le permet aux autres avec allégresse.

L’Egypte s’indigne d’un lien que la Jordanie glorifie. L’Irak recherche des issues qui signifieraient pour la Syrie la perte. La Ligue arabe qui se croit souveraine abrite autant de dépendances que d’indépendances. Les Arabes recherchent la puissance en maudissant ceux qui la procurent. Ils discutent ou repoussent une défense sans quoi ils seraient emportés par le premier vent. **Au milieu des contrastes et des contradictions, ils se vantent d’unifier leur politique.** Tout cela saute aux yeux ; mais personne ne veut l’admettre ; et l’argumentation de ceux qui gouvernent est trop souvent celle du sophiste.

Cela s’appelle dans le langage courant “faire prendre des vessies pour des lanternes”. Toute cette politique, par l’effet des mensonges et des illusions où elle se perd, devient une politique pourrie.

Pour tirer les Arabes de l’ornière où ils sont il faut une autre franchise, d’autres vérités, un autre courage ; tandis que nous voilà bernés soir et matin par des discoureurs, qui spéculent sur la crédulité humaine et sur l’absence de mémoire des foules.

Si nous raisonnions mieux et avec plus de bonne foi nous deviendrons d'abord conséquents avec nous-mêmes ; et nous n'appellerions pas une collection d'impuissances une force. Ensuite nous susciterions les amitiés et les alliances que les nécessités de ce temps imposent.

Enfin, placés comme nous sommes sur la carte, nous n'aurions plus cette peur ridicule de l'Europe, dans l'état où elle est, tandis que la terre tourne et que tout, dans le monde, a changé si profondément depuis dix ans.